Document generated on 04/16/2024 8:54 p.m.

Québec français

Nos jeunes écrivent, écrivent bien

Number 66, May 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45339ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1987). Nos jeunes écrivent, écrivent bien. *Québec français*, (66), 77–83.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

nos jeunes écrivent, écrivent bien

Encore un concours littéraire, diront certains. Les mêmes, il va sans dire, qui critiquent le programme de français des classes du secondaire. Pourtant, le vieux dicton si populaire, « c'est en forgeant qu'on devient forgeron » semble bien s'appliquer au domaine de l'écriture. Alors, quelles sont les occasions d'écrire offertes aux jeunes de notre société? Bien sûr, l'école propose maintes possibilités, mais comment peut-elle faire croire à l'élève qu'écrire est important dans la vie quotidienne si le seul destinataire est toujours le maître, quelquefois les camarades, si ses écrits sont toujours sans suite, sauf la correction, et sans effet sur le monde qui l'entoure. L'élève n'est pas dupe d'une pédagogie du faire semblant que la société et le régime pédagogique lui imposent. En dehors de l'école, quelles sont les occasions d'écriture? Les mêmes que celles des adultes? En êtes-vous sûrs? Se

Macabre découverte

Qu'il faisait bon être en vacances à la campagne; ma grand-tante m'avait accueillie pour quelques jours, et je comptais bien en profiter. Ce matin-là, je décidai de fouiner un peu à l'intérieur des granges du domaine. Il y avait longtemps qu'elles m'attiraient et jamais je n'avais eu l'occasion de les explorer à ma guise. Je commençai par la plus petite, celle qui me semblait la plus délabrée et singulière.

L'intérieur me déçut; le faisceau de ma lampe de poche ne me dévoila qu'une foule de toiles d'araignée garnissant des murs et des poutres vermoulus. Je fis tout de même le tour des lieux, m'amusant à traîner des pieds, laissant deux sillons dans la paille moisie qui tapissait le sol. Soudain, mon pied heurta une planche saillante et je m'affalai lourdement, soulevant un nuage de poussière qui me piqua un moment les yeux. M'époussetant, je réalisai que j'avais échappé ma lampe, et me mis à sa recherche. Je remuais la paille depuis déjà quelques minutes, lorsque je sentis sous mes doigts un anneau métallique. Qu'est-ce que ça faisait là? Comme il était soudé au sol, je me dépêchai de retrouver ma lampe pour voir de quoi il s'agissait.

Enfin, j'y voyais clair. Je retirai toute la paille qui se trouvait autour de l'anneau et, surprise, je découvris une trappe. Que pouvait-elle bien cacher?! Est-ce que les Anciens dissimulaient là leurs trésors de famille? Je m'agenouillai et me mis à tirer de toutes mes forces sur l'anneau, espérant soulever le lourd couvercle de bois. Après deux ou trois essais infructueux, il se décida enfin à m'obéir. J'était épuisée lorsque, finalement, je le déposai sur le sol, laissant à sa place un trou béant. Je m'allongeai sur le ventre et regardai sous le plancher. Mais! Horreur! Là, tout au fond, la lueur de ma lampe me dévoila un effoyable spectacle. Il y avait une multitude d'ossements qui reposaient pêle-mêle. D'un bond, je fus debout, replaçant la porte de ce « tombeau » à sa place et jetant une brassée de paille dessus pour effacer toute trace de mon sacrilège. Je m'enfuis en courant vers la maison, où je m'enfermai dans ma chambre pour réfléchir.

Toutes sortes de questions se bousculaient dans ma tête. J'étais persuadée d'avoir découvert l'endroit où un « sadique » avait certainement fait disparaître ses victimes autrefois. Quel sort infâme avait-il pu leur faire subir? Qui avait-il été? C'était ce que je comptais découvrir. Mais je devais agir seule et ne rien dire pour l'instant à tante Rosalie. Comme elle était sortie pour l'avant-midi, l'opportunité de débuter mes recherches par le grenier de cette vieille maison s'offrait à moi. Il me semblait évident que le meurtrier n'aurait jamais utilisé une grange sur un domaine habité, à moins que ce dernier ne lui appartînt. J'avais donc la certitude de découvrir au grenier quelques indices sur les anciens propriétaires des lieux.

L'atmosphère était lourde et l'obscurité régnait. Je ressentais un malaise étrange au milieu de tous ces objets appartenant à un autre temps. Je devais l'avouer: ce grenier me terrifiait un peu, mais j'était déterminée à accomplir mes recherches. J'étais là à regarder tout autour de moi, me demandant par où commencer, lorsque j'aperçus tout au fond du grenier une grosse commode qui semblait attendre d'être fouillée. Je traversai la pièce de peine et de misère, trébuchant à chaque pas et déchirant au passage d'immenses toiles d'araignée pleines de poussière. J'ouvris un à un les tiroirs du vieux meuble; au fond de l'un d'eux se trouvait une vieille photo; cinq enfants de six à dix ans environ posaient fièrement. Et dans un autre, un enveloppe toute jaunie. Bizarre, elle était cachetée et le nom du destinataire était trop effacé pour que je puisse le déchiffrer. Je l'ouvris, intriguée, et lus avec attention la courte lettre qu'elle contenait. Quelles horreurs elle me révéla! Elle avait été écrite par un petit groupe d'enfants martyrisés par leur beau-père, ils suppliaient qu'on vienne à leur secours. Pourquoi la lettre n'avait-elle jamais été décachetée? Peut-être le beau-père avait-il fait disparaître les enfants dans la grange avant qu'ils aient pu poster la lettre? C'était trop atroce, je voulais encore plus découvrir l'identité de cet assassin.

Je poursuivis ma quête dans l'espoir de trouver un indice qui me guiderait vers le nom de cet homme. Soudain, j'aperçus un coffre que je n'avais pas encore remar-

peut-il donc que l'école ne soit pas la seule responsable de l'état actuel du français écrit?

Certaines maisons d'éditions québécoises ont organisé des concours littéraires pour les jeunes des classes du secondaire. L'une d'elle, le Centre éducatif et culturel, responsable d'ailleurs d'un recueil de textes rédigés entièrement par des jeunes « Si tu m'écoutais écrire », montre bien son désir de s'impliquer au niveau de la production écrite des jeunes. Elle remettait, récemment, dans le cadre du Salon du livre de Montréal, ses prix littéraires.

Ce concours s'adressait aux élèves des classes de cinquième année du secondaire et consistait en la rédaction d'un texte s'apparentant à la nouvelle littéraire. Le jury constitué d'une représentante du monde de l'édition, d'une auteure et d'un conseiller pédagogique a retenu parmi les cent quinze oeuvres soumises les textes des récipiendaires suivants:

1er prix: **Marie-Josée De Grand Pré pour son texte « Macabre découverte », école Marguerite-De-La-Jemmerais, Montréal;**
2e prix: **Pierre Nguyen pour son texte « Un cauchemar mortel », école Jeanne-Mance, Montréal.**
3e prix: **Renée Champagne pour son texte « Regard », Cité étudiante de la Haute-Gatineau, Maniwaki;**
4e prix: **Cécile Savoie pour son texte « La tache », Collège Durocher, Saint-Lambert;**
5e prix: **Nahal Nasseri pour son texte « Monsieur Ramonnelli », Externat Sacré-Coeur, Rosemère.**

qué. Le lourd couvercle de chêne s'ouvrit sur une multitude de volumes, je les mis de côté un à un, car ce n'étaient que des livres d'école et de contes. Cependant, l'un deux retint mon attention: il était écrit à la main. J'eus vite fait de me rendre compte que c'était un journal personnel. Comme il n'était pas très épais, j'en terminai la lecture après une dizaine de minutes. Ce qu'il me confia vint confirmer mes déductions précédentes. Ce journal était celui d'une mère qui venait de perdre plusieurs de ses enfants. Probablement ceux qui avaient écrit la lettre. Malheureusement, aucun nom ne figurait dans le journal. J'en étais toujours au même point, sans indice sur l'identité de l'assassin.

Redescendant bredouille du grenier, je me rendis à la bibliothèque du village où j'espérais trouver les noms des anciens propriétaires du domaine. En chemin, je croisai tante Rosalie qui revenait du marché et lui dis que je ne rentrerais qu'en fin d'après-midi. Comme je n'avais pas dîné, elle me donna deux pommes que je dévorai avant d'entrer dans la bibliothèque. Je me retrouvai le nez dans un gigantesque registre contenant des plans du village et de chaque maison, ainsi que les noms des bâtisseurs et des occupants. Le domaine avait abrité un général et sa famille, un dentiste, mes arrière-grands-parents et leur progéniture et enfin ma grand-tante qui, elle, était célibataire. J'examinai la possibilité pour chacune de ces personnes d'être l'assassin. Le général devait avoir été un homme autoritaire et violent; peut-être possédait-il un esprit de domination et cela l'avait amené à maltraiter ses enfants? Peut-être... Et le dentiste, lui? En ce temps-là, les dentistes ne faisaient presque qu'arracher des dents; il fallait sûrement être un peu sadique pour faire ce métier. Et tant qu'à faire souffrir les clients, pourquoi pas aussi ses enfants? J'avais donc ces deux suspects, car nul doute ne planait sur l'innocence de mon arrière-grand-père. Il n'avait pas tué ses enfants puisque ma grand-tante et mon grand-père en étaient la preuve! Mais des noms ne prouvaient rien. Je manquais d'informations. Probablement y avait-il des dossiers sur les villageois à la mairie.

Le secrétaire, un vieil homme trapu à l'air jovial, fut très gentil; comme tous les dossiers que je voulais voir appartenaient à des gens décédés, il me permit de les consulter. Et lorsqu'il me demanda pourquoi cela m'intéressait, je lui répondis vaguement à propos d'un recherche que je faisais sur mes ancêtres. Cela parut le contenter et il me laissa travailler en paix. Je fus presque déçue d'apprendre que le général et sa famille n'avaient habité le domaine que quelques mois et qu'aucun des enfants n'était décédé ou porté disparu durant leur court séjour au village. Le général était donc innocent. Le dentiste aussi était innocenté par ce qui se trouvait dans le dossier. Lui et sa femme n'avaient eu que trois enfants et tous trois avaient été mariés. Je venais de perdre mes deux suspects. Il ne restait plus que mon arrière-grand-père dont je ne doutais point de l'innocence.

Comme je n'en savais pas beaucoup sur la vie de mes arrière-grands-parents, je lus leur dossier avec curiosité. Mon sang se glaça lorsque j'apris que trois de leurs cinq enfants étaient décédés avant d'avoir dix ans. J'accélérai ma lecture pour savoir de quoi ils étaient morts, mais je ne le vis nulle part. Je n'en revenais pas, il me semblait impossible que mon aïeul put être l'assassin. Ma grand-tante savait peut-être quelque chose. Avait-elle vécu ce cauchemar? Je remerciai le secrétaire et partis en vitesse.

Tante Rosalie lisait dans sa chambre. Je la priai de venir s'asseoir au salon avec moi pour discuter. C'est donc devant une tasse de thé et des petits gâteaux qu'elle accepta de m'écouter. Je sortis la photo de ma poche et la lui montrai, en lui demandant si elle connaissait ces enfants. Elle acquiesça et me nomma ses frères et soeurs, puis elle ajouta qu'ils étaient tous morts en 1908 de la grippe espagnole, sauf elle et mon grand-père. J'étais sceptique, je lui montrai donc la lettre pour voir sa réaction. Elle sourit en disant que j'étais bien gentille de lui rappeler ces souvenirs. Cette lettre servait dans une pièce de théâtre qu'elle et ses frères et soeurs avaient présentée à l'école. Je comprenais de moins en moins ce qui s'était passé dans la grange; toutes mes déductions s'effondraient. Je montrai tout de même le journal à tante Rosalie. Il avait appartenu à sa mère qui jamais ne se remit de la mort de trois de ses enfants. Mais quel était le rapport avec ma trouvaille de la grange?

À la fin, n'en pouvant plus, je me fâchai. Pouvait-elle m'expliquer d'où sortaient les ossements que j'avais découverts! Quel crime avait été commis! ? Par qui! ? Tante Rosalie éclata de rire, elle riait à n'en plus finir et de plus en plus fort. Pour ma part, je bouillais de colère; elle se moquait vraiment de moi! Elle finit par articuler: « Pauvre sotte, mon père était boucher du village et tu as ouvert la trappe où il jetait les os d'animaux après les avoir dépecés » et elle continua à rire de plus belle.

Un cauchemar... mortel

À l'heure où ces lignes seront lues, « ils » m'auront peut-être déjà embarqué pour l'asile, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je n'y attache plus aucune importance, maintenant que ma vie s'écroule. Je sens ma volonté de survivre s'effondrer au fond de moi-même comme une maison en démolition. En ce moment, tel un condamné, je n'ai plus qu'une dernière requête à faire: relater les événements étranges qui m'ont conduit jusqu'aux circonstances singulières dans lesquelles je me trouve aujourd'hui. Je n'ai nullement l'intention d'écrire une oeuvre littéraire destinée à envoûter le lecteur. Je me contente tout simplement de rapporter les faits exacts tels qu'ils sont apparus dans la réalité.

Autant que je me souvienne, Diane mon épouse ne m'a jamais déçu en aucune façon. Elle était tendre, patiente et ne savait que donner, sans jamais rien exiger en retour. Diane était pour ainsi dire l'axe même de ma vie. Qui plus est, elle m'apportait du bonheur et donnait un sens à ma vie.

Un soir, après une journée de travail fastidieuse, je rentrai à la maison et, sur le chemin du retour, un bohème aux traits familiers m'accosta. Je le reconnus, pour l'avoir vu flâner souvent dans le quartier. Après avoir jeté des regards furtifs autour de lui, comme s'il avait peur qu'on l'épiât, il me dit tout bas: « Le passé est comparable à une myriade de souvenirs lointains et d'images folles contenus dans un coffre-fort sacré. En ouvrant celui-ci, on tombe dans un abîme profond, englouti par les éternelles griffes de la Mort et du Destin ».

Je n'eus même pas le temps de m'enquérir de cette soi-disant révélation qu'il prit les jambes à son cou. Je restai un moment perplexe. J'étais, force m'est de l'admettre, littéralement bouleversé par ce hasard des choses. Comment cet individu était-il au courant de mon « passé »? Je frissonnai fébrilement sous le coup. Jamais je n'oublierai son regard implacable ni le caractère vindicatif de ses mots, lourds de signification.

C'est ainsi que j'arrivai chez moi quelques minutes en retard, ma démarche ayant été ralentie par des réflexions profondes que j'eus en mon for intérieur. Je sortis alors ma trousse de clés au seuil de l'entrée. En ouvrant la porte, j'eus un haut-le-coeur! Devant moi se tenait le commandant du détachement militaire de Viêt-congs qui a mis mon village natal à feu et à sang. Mais ce ne pouvait être lui! ? Il est mort! Je m'en étais assuré de mes propres mains après qu'il eût fait exécuter tous les membres de ma famille sans exception!

Bouche bée, je ne bougeais pas d'un poil. J'étais atterré d'effroi quand soudain, la voix douce de ma femme se fit entendre: « Mais qu'est-ce que tu as, chéri? On dirait que tu viens de voir un fantôme! » Sur ces mots, l'image du commandant s'estompa devant mes propres yeux pour laisser place à une autre, plus familière, qui ne manqua pas de me rassurer: celle de mon épouse. Voyant que je titubais, traumatisé par le choc, Diane vint à mon secours et m'aida à aller m'allonger sur le divan.

Elle insista pour appeler un médecin, mais je lui répondis que ce n'était pas nécessaire, que j'avais eu un léger étourdissement, voilà tout. Et sur ce, elle retourna à la cuisine. Quant à moi, je fus plongé dans un sommeil profond. Un rêve se dessinait dans mon subconscient.

J'étais au Viêt-Nam, dans le village d'où je suis originaire. « Attention! cria soudainement une voix stridente, les Viêt-congs arrivent! Sauvez-vous! » La panique s'empara du village! Les gens se bousculaient, criaient à tue-tête et se comportaient comme des animaux prêts pour l'abattoir. Je voulus rassembler toute ma famille et partir mais hélas! il était trop tard! Les troupes du Nord étaient déjà sur place! Un massacre indescriptible s'ensuivit. Les cris d'horreur étaient couverts par les explosions de grenades et les balles sifflaient incessamment au-dessus de nos têtes! Les mitraillettes se déchaînèrent sans relâche!

Après avoir décimé près des trois quarts de la population du village, le détachement conduisit les survivants du carnage à un camp de prisonniers. Arrivé là-bas, le commandant ordonna froidement l'exécution de quelques familles, dont la mienne, faute d'espace disponible. Je n'ai nullement besoin de vous faire part de ce que je ressentais alors. Par la grâce de Dieu, je réussis à m'échapper du camp et à entrer secrètement dans le bureau du commandant. Dans un acte de folie, je lui enfonçai le poignard dans le corps, sauvagement, à maintes reprises.

Ce fut la fin du cauchemar. Je me réveillai, un couteau tacheté de sang à la main. Sur le plancher gisait le corps immobile de ma bien-aimée...

Regard

La salle d'attente était assez grande. Les murs, d'un beige très pâle, s'harmonisaient avec le tapis qui était d'un brun très doux. Des sièges, usés quelque peu et de couleurs différentes, étaient placés le long du mur, donnant l'impression d'un grand train. Il y avait des affiches sur les murs; certaines sur lesquelles il était écrit de ne pas fumer, d'autres commentaient certaines maladies infantiles, enfin toute la gamme d'affiches qu'on s'attend à retrouver dans la salle d'attente d'un cabinet de médecin. Sur le grand mur du fond, devant moi, il y avait un grand miroir. À ma droite, la secrétaire de mon médecin prenait place; je me dirigeai vers elle et je remplis les formalités habituelles.

J'allai ensuite m'asseoir. L'endroit était passablement agréable, je devais l'admettre. J'aimais bien me retrouver là, je trouvais l'endroit apaisant. Il faut dire aussi que j'appréciais beaucoup mon médecin. C'était quelqu'un qui savait m'écouter, me comprendre, un vrai ami, quoi; et probablement le seul que j'avais.

Je jetai un regard sur les autres personnes. Il n'y avait pas beaucoup de gens, heureusement, car j'avais une peur horrible des foules. Un petit gros monsieur, chauve, drôlement habillé et qui n'arrêtait pas de se moucher était assis à ma gauche. À côté de lui, une petite femme calme, distinguée lisait distraitement une revue. Une jeune fille de 17 ans environ était « évachée » sur son siège et suivait le rythme de la musique qui sortait de son « walk-man », tout en mâchant sa gomme. Une dame d'un certain âge au sourire éclatant tenait gentiment son petit-fils sur ses genoux. Son visage était tellement souriant que je me demandai ce qu'elle pouvait bien faire chez un médecin. Une autre femme était assise en face de moi. Quand je posai mes yeux sur elle, elle me regardait. Je m'empressai de changer mon regard de direction et je pris prestement la première revue qui me tomba sous la main. Je relevai furtivement les yeux; elle me regardait encore.

Je commençai à me demander si j'avais quelque chose de bizarre ou d'incorrect dans mon allure générale. Je m'inspectai de la tête aux pieds; je ne semblais pas avoir de mèches déplacées dans ma coiffure, mon collier était bien placé, ma blouse tombait sans pli sur ma jupe, qui était convenablement placée, mes bas de nylon n'étaient pas brisés, mes souliers étaient propres... Mais qu'est-ce qu'elle avait donc à me fixer ainsi?

Le sentiment de paix que j'éprouvais en entrant s'était dissipé et changé en mal à l'aise. Sentir le regard de quelqu'un posé sur moi était quelque chose qui m'horrifiait. Je détestais me faire analyser de la sorte. Qu'est-ce qu'elle pouvait penser de moi? Probablement du mal, bien entendu. Elle devait me penser folle ou bizarre, comme tout le monde, ces gens qui chuchotaient à mon passage; je les entendais, je savais qu'ils parlaient de moi, je le savais. Quand je les entendais chuchoter, une envie folle de partir loin, très loin, sur une île déserte, me prenait. J'avais peur des gens, de leur opinion sur moi. Les gens que je croisais ressemblaient à des démons hideux et je me sentais soudain petite, très petite, entourée d'une centaine de démons méchants qui riaient et qui m'enfonçaient leur fourche droit au coeur.

La seule vue d'une foule me donnait mal au coeur. Quand, par hasard, sur mon passage, j'entrevoyais un endroit moindrement populeux, je rebroussais chemin ou je faisais un détour, même si j'allais être en retard à l'endroit prévu, seulement pour éviter d'avoir à rencontrer des gens.

Pourquoi est-ce ainsi, pourquoi? Pourquoi ne pouvais-je pas être heureuse, comme ces gens qui parlaient à tout le monde et qui avaient beaucoup d'amis? Moi, quand j'essayais de parler à quelqu'un, je fondais, je me sentais vulgairement écrasée. Ils me détestaient, je le savais. Ils chuchotaient, ils parlaient de moi, je les entendais. Ils étaient partout, partout. Ils me faisaient une figure d'hypocrite, mais je savais qu'ils me détestaient, qu'ils ne voulaient pas de moi dans ce monde; je le savais.

Je me fermais à moi-même; mon univers devenait de plus en plus restreint. Je ne sortais pas, ne souriais pas. Je passais mes soirées enfermée dans mon petit monde intérieur, à penser et à pleurer sur mon sort.

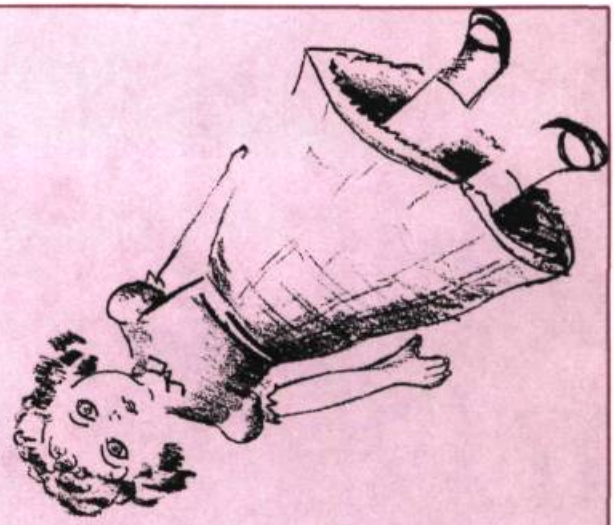
Le seul endroit public où j'allais était au cabinet du médecin; et il fallut que, ce jour-là, cette femme se trouvât sur ma route pour faire fondre le reste minuscule de confiance en soi qu'il y avait en moi. Elle me regardait, me fixait. À chaque fois que je levais les yeux, les siens étaient posés sur moi. Ses yeux... il y avait une lueur bizarre dans ses yeux...

Un gros titre dans la revue que je feuilletais attira mon attention: « Il tue sa femme à coups de poignard ». Et... et si elle voulait me tuer? Si elle était complice d'un homme qui me voulait du mal? On ne sait jamais ce qui peut arriver de nos jours. Une grande panique s'empara de moi. Mes membres commencèrent à trembler et je me sentis soudain défaillir.

— Mme Champagne, le médecin vous attend.

Vivement, je revins à la réalité. Je me levai et cessai d'observer cette femme qui n'était, en réalité, que mon image dans le grand miroir...

La tache



Marcel regarda à travers le carreau de la vitre. Le feu de bois qui crépitait dans la cheminée y réflétait ses flammes agitées par un quelconque démon. Elles évoquaient le tumulte aliéné de l'âme du garçon. Elles évoquaient l'exaltation haineuse qui s'était emparée de lui. Dehors, le soir tombait. De la maison, on voyait les arbres sombres tendre monstrueusement leurs branches au ciel. Il y avait la neige. Il y avait le froid. Et la neige qui devenait glace tant l'air s'emplissait de froid. Il y avait aussi cette tache, rouge, de forme humaine. Son visage d'enfant était pâle, de la blancheur immaculée de la porcelaine. Elle était tombée de l'arbre, tôt l'après-midi, alors que le soleil quittait son zénith. Personne ne s'en était aperçu. Personne, sauf Marcel. Il l'avait vue tomber de la petite maison que sa soeur avait construite entre les branches du vieux saule. Sa chute avait soulevé en lui une joie immense, un plaisir démentiel. Elle gisait dans le blanc glacé, la petiote, et il n'irait pas l'en tirer.

Marcel n'avait jamais supporté de ne plus être l'enfant unique de ses parents. Il n'avait jamais supporté l'autre, la fille. Depuis sept ans maintenant qu'il exploitait chaque occasion possible de lui faire mal. Et pourtant, l'enfant vouait à son grand frère une affection démesurée.

Marcel se délectait du mal qu'il faisait à sa soeur. Cette fois cependant, ça n'avait même pas été sa faute. Le vent, d'une bourrasque un peu forte, avait fait dégringoler le corps fragile, assouvissant le désir de vengeance du garçon.

Celui-ci se demandait s'il devait en être déçu. Le châtiment était moins noble que s'il l'eût exécuté lui-même. Toutefois, il s'en consolait du fait qu'il ne serait point puni.

La fièvre s'était emparée du garçon et ses joues le brûlaient. Il exultait. Il entendait le petit être pleurer et son rire victorieux, à lui. Dans son délire il voyait plein de larmes, il nageait dans les larmes et il était heureux. Il s'était mis à danser autour de la pièce comme une danse de Saint-Guy. Les murs tournaient autour de lui, alternance de la noirceur de la pièce et de l'oranger du brasier. Plus il tournait vite et plus l'oranger prenait la place des ténèbres. Marcel avait peur du noir et de la nuit. Comme elle devait être effrayée dehors, dans le noir! Un grand éclat de rire le secoua et il se laissa choir sur le sol, emplissant le silence de son rire troublé. Il regarda autour de lui, ivre de sa joie. Avisant sa chaise près de la fenêtre, il y remonta. On n'y voyait plus rien et tel un miroir, la vitre lui renvoyait l'image de son visage transformé par un affreux rictus. Il en fut content.

Il les entendait; après avoir fouillé toutes les pièces du haut, ils s'en prenaient maintenant à celles du rez-de-chaussée. Mais ils ne la trouveraient pas. Pas avant demain matin, alors que tout emmitouflés ils iraient à la grand-messe. Ils ne la trouveraient pas, son petit visage regardant vers le ciel, avant dix heures le lendemain.

Subitement, une lueur à l'extérieur attira son regard. Collant son visage et ses mains en parasol contre la vitre, il pâlit de rage en observant ce qui se passait. Jules, le palefrenier, une lanterne à la main, venait de retrouver la petite forme glacée. Il n'aurait pas dû, hurla Marcel en bondissant de sa chaise, pas avant demain matin!

Le garçon tapa du pied. Il haïssait Carrie, il haïssait Julie, il les haïssait tous. Déjà à sa déconvenue la plus totale, il imaginait les cris de joie que pousserait Carrie en récupérant Julie, sa poupée préférée. Il se mordit les lèvres. La défaite était trop pénible.

Monsieur Ramonnelli

Aristocrate, personnalité mondaine ou simple immigré, monsieur Ramonnelli faisait bonne chère au restaurant, silencieux et solitaire. Un haut-de-forme noir juché sur sa tête le faisait remarquer. Il avait, par mégarde, renversé quelques gouttes de son café depuis longtemps refroidi sur sa redingote, passée de mode il y a naguère, et épongeait le liquide brunâtre ayant éclaboussé le complet qui faisait son orgueil. L'air maussade, on le voyait peu souvent adresser la parole aux gens du village, et c'est pourquoi on le regardait avec une crainte inspirée de mystère.

Un client passa et, par inadvertance, fit tomber son parapluie qu'il avait appuyé contre le dossier d'une chaise. L'homme s'excusa à maintes reprises, mais ne parvint pourtant pas à extirper le moindre son de sa bouche. Était-il muet? Qu'il en doutât ou non, cela n'eut rien changé à son indifférence glaciale qui aurait pétrifié n'importe qui, s'il l'eut désiré.

Lorsque son assiette fut vide, il se leva et boutonna son long manteau de couleur sombre. Il était grand, bedonnant et en imposait, les épaules larges et la moustache hirsute. La serveuse le lorgnait de derrière son comptoir, passionnée comme elles l'étaient toutes pour ces étrangers, rares dans ce coin de pays. Monsieur Ramonnelli esquissa un sourire narquois puis sortit son portefeuille d'une double-poche de son habit. Il déposa, avant de partir, une liasse de papier-monnaie européen sur le comptoir. Le personnel du restaurant observa sa démarche bienséante jusqu'à la porte, la gorge serrée.

Katherina, l'employée la plus jeune de l'établissement, alla desservir la table du visiteur. Elle y trouva, comme elle s'y était attendue, un important pourboire, en argent du pays cette fois. La vaisselle sur son plateau, elle trébucha sur ce qui s'avéra être son parapluie. Monsieur Ramonnelli l'avait malencontreusement oublié, quoiqu'il fût évident qu'il pleuvrait au cours de la journée.

Katherina était sur le point de prendre congé dans l'après-midi, ayant travaillé très tard la nuit précédente. Son visage hâve était causé par un surmenage entêté. Il lui fallait cependant gagner sa vie, ce qui lui était bien difficile.

Elle sortit du restaurant, le parapluie noir sous le bras, son tablier enroulé autour de sa taille svelte et son sac à main accroché à son épaule droite. L'air était humide, le

brouillard se dissipait sur la ville endormie. Elle jeta un coup d'oeil çà et là, mais ne vit aucune trace de l'inconnu au haut-de-forme. Rien à faire: il avait disparu.

Lorsque le lendemain, à sept heures pile, elle vint ouvrir le restaurant, il était là, dans la pénombre, assis à une table, fumant son tabac à pipe. Il était entré par elle ne savait quel moyen. Aucune fenêtre cassée, aucun verrou brisé. Elle recula, comme séduite par un quelconque magicien.

« Mon parapluie, murmura-t-il ».

Katherina le lui remit, timide. Et il ne s'en alla point. Il demeura sur sa chaise et attendit quelque chose qui ne vint pas. C'eût pu être un cambrioleur ou un escroc, mais elle lui accorda une confiance inaccoutumée.

Les clients commencèrent à arriver, de même que Mme Tricot, surnom de la patronne qui, en réalité, se nommait Trucault. Tous commettaient pourtant la même bévue et peu s'en excusaient, ce qui lui avait valu cette appellation familière.

Monsieur Ramonnelli se déganta à l'entrée de la propriétaire et se leva poliment pour saluer cette femme qu'il qualifia de « noble dame », elle qui était grosse et avait tout d'une ennuyeuse rombière. Mme Tricot, charmée par les compliments du visiteur, s'assit à sa table et lui commanda une tasse de café. Elle prit un air si pincé lorsqu'elle ouvrit la bouche pour parler que Katherina eut un rictus discret.

« Pour qui se prend-elle donc? » se moquait-on dans les cuisines.

Monsieur Ramonnelli engagea la conversation, ce qui ravit la patronne. Il la félicitait avec une verve emportante, avec une faconde élaborée mais non prolixe, plutôt gracieuse et agréable. C'était certes un homme des plus cultivé, tel qu'on en trouve rarement dans le monde. Son dialogue était à la fois celui d'un poète, d'un artiste et d'un érudit. Il savait plaire aux gens, animer les sentiments qui sommeillaient au plus profond d'eux-mêmes. Une pareille sincérité se révélait introuvable ailleurs. Un coeur, une âme unique en son genre.

Il s'obstina à payer son breuvage, et nul ne put l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Rien de ce qu'il recevait n'était gratuit; il refusait tout cadeau et toute faveur, prétextant, avec un large sourire cavalier, que la vie a un prix et que personne ne parviendrait à le faire déroger aux lois de la société, que nul détour ne pourrait le soudoyer. La doctrine qu'il prêchait n'avait rien d'épicurien ou de pragmatique; en effet, jamais il ne rechercherait de solutions courtes et simples pour résoudre ses problèmes, ne s'écartant en aucun temps des sentiers battus.

Le lendemain, lorsqu'il revint au restaurant - peut-être à cause de la belle Katherina - et que tous se précipitaient vers lui afin d'entendre son accent méditerranéen, il avoua être quelque peu bien nanti, pas mal fortuné même, ce qui en fit soupirer plusieurs d'envie. Mais devant cet homme, comment être jaloux? Comment le mépriser?

Il revint le jour suivant, puis l'autre, ne se lassant pas de la compagnie de madame Tricot, ce qui étonnait le voisinage. D'étranger, il passa au rang d'ami, puis devint un client assidu. Arrêtant tous les matins vers onze heures, un journal financier dépassant de son manteau, il était fort attendu dans l'établissement. On prenait la peine de lui réserver une table, la plus belle de toutes, garnie de fleurs et près d'une fenêtre donnant sur une ruelle habituellement agitée. Il semblait aimer les enfants plus que tout au monde et leur portait une attention particulière. Katherina le surprit même un jour en train de leur distribuer des sucreries, ce qui lui rapporta une affection indescriptible de la part de ces petits pauvres.

Personne ne savait où il demeurait ni à quoi ressemblait sa maison. Était-elle somptueuse? Un palais? Vivait-il dans le luxe ou, comme la plupart le croyaient, dans l'austérité? Mystère qui n'avait rien d'un secret de polichinelle.

Sa mansuétude devint renommée. On le confondait bien souvent avec un thaumaturge vendant ses services pour quelques pièces; un guérisseur. Mais il n'était rien de cela. Simplement un homme, étrange quelquefois.

Il se lia vite d'amitié avec le personnel du restaurant, son endroit favori pour prendre un thé à l'anglaise. L'endroit, lorsqu'il s'y trouvait, était plus plaisant, plus doux. Tant de choses changeaient quand il y mettait les pieds! L'atmosphère tendue des cuisines se relâchait, le calme et la paisibilité succédaient au vacarme, aux divers brouhahas peu désirés. Il était omniprésent dans ce minuscule royaume qu'il n'essayait pourtant pas de conquérir, mais d'apprivoiser. Un véritable philanthrope.

Je ne pourrai jamais oublier l'expression de son visage le jour où il est entré, plus tôt que d'habitude, et s'est tout de suite dirigé vers le comptoir avec un empressement anormal. Je sentis alors que tout avait subitement changé, que le vent avait tourné. Mme Tricot l'accueillit, intriguée. Il sortit de la poche intérieure de son veston une enveloppe cachetée, et cela mit fin à notre rêve trop beau. Monsieur Ramonnelli, banquier, venait saisir le restaurant et tenait en main les papiers qui lui en donnaient le droit en toute légalité.

Ce sont des hommes comme ceux-là qui font de notre société ce qu'elle est.